"LE LIEN" de Relais d' amitié et de prière

Lettre d'information semestrielle destinée aux membres et aux amis de l'Association

N°9 - 1er semestre 2004

Sommaire

- **Editorial**
  Jean-Louis BAVOUX
- **Prière**
  Mgr Jean Charles Thomas
- **Témoignage de Florence**
- **Lettre de Martine à son frère**
- **A Dieu**
  Père Henri Bissonnier
  Jeannette Michelin
  Yvonne Petitcolas (Nancy)
- **L'impossibilité d'aimer**
- **Nouvelles de Relais**

Editorial

Chers amis,

Un petit mot après cette Rencontre Nationale de Relais d'Amitié et de Prière !

D'abord merci d'y être venus nombreux ! La journée a été belle, belle de tout ce qui a été partagé, joies et peines, nouvelles des parents malades, nouvelles des groupes... Belle de la prière de Monseigneur Thomas, tout intérieure et parlant au fond de nos cœurs souvent blessés, inquiets...

Belle des témoignages, porteurs d'espoir comme celui des Besançon, ou pétillant de vie, de survie, comme celui de Florence.

Belle de tout ce qu'on fait dans le silence et la discrétion pour que Relais et ces rencontres continuent d'exister : je pense à notre secrétaire nationale et à son équipe ! Grâce à eux la charte de Relais n'est plus un vœu pieux mais un document qui va nous permettre de présenter, d'expliquer Relais d'Amitié et de Prière autour de nous.

Que ce temps de Pâques soit pour nous tous, qui sommes parfois submergés par nos soucis, par le drame de nos proches malades, le temps de la Paix retrouvée. Demandons cette grâce de la Paix au Seigneur, pour nous et pour tous nos proches.

Que Dieu nous fasse entrer dans la joie de Pâques !

Jean-Louis Bavoux
Président

Prière

par Monseigneur Jean Charles Thomas,
conseiller spirituel

«Oui, il est bon de rendre grâce, de chanter ton Nom, Dieu très-haut, d'annoncer dès le matin ton amour, ta fidélité au long des nuits. Toutes tes oeuvres me comblent de joie. Devant l'ouvrage de tes mains, je m 'écrie : mais que tes oeuvres sont grandes, Seigneur, combien sont profondes tes pensées.
L'homme borné ne le sait pas, l'insensé ne peut pas le comprendre. Regarde ceux qui ne croient pas, ils sont comme de l'herbe mais ils disparaîtront à tout jamais. Toi, Tu habites là-haut, Tu es pour toujours le Seigneur ! Tu me donnes de la fougue. Oui, je le crois, le juste grandira comme un palmier, il poussera comme un cèdre du Liban, et il annoncera : «Le Seigneur est droit : il n'y a pas de ruse en Dieu, mon rocher !» (Ps 91)

Voilà ce que chante le psaume 91, mais tant d'autres psaumes disent : est-ce que tu existes vraiment, Dieu ? Pourquoi dors-Tu ? Vois le mal que je subis. Je n'ai rien fait pour mériter ce malheur. Regarde, dans mon entourage, celui, celle que j'aime et qui me fait tant souffrir, celui ou celle que je n'arrive pas à comprendre, dont les réactions me désarçonnent, sur lequel je ne peux pas fonder une espérance évidente.
Comment pourrais-je Te louer, Seigneur, moi qui suis si désemparé ? Comment pourrais-je Te rendre grâce ?
Je le sais, Tu ne veux pas la mort, Tu ne veux pas la maladie, Tu ne veux pas la misère, Tu ne distribues pas ces maux pour nous faire grandir spirituellement. Ils sont là, ces maux, terriblement là. Mais j'ose croire, lorsqu'ils sont là, que Toi aussi, Tu es présent..

Responsable de la publication : Marie-Hélène MATHIEU, ***Responsable de la rédaction :*** Madeleine ROUVILLOIS
Adresse du secrétariat : 90, Avenue de Suffren 75015 PARIS Tél. 01.44.49.07.17 (répondeur)

Tu veux que moi je ne périsse pas, que je ne me laisse pas entraîner au désespoir, que je croie que Tu veux, par amour, faire contribuer tout ce mal à mon bien et au bien de celui, de celle qui me fait souffrir.
Mais, ce matin, puisque nous sommes réunis, affrontés à des questions identiques, Seigneur, regarde ceux et celles par lesquels nous souffrons.
Regarde leur propre souffrance parce qu'à certaines heures ils sont pleinement conscients de leur propre misère. C'est parce qu'ils souffrent qu'ils nous agressent, ne se croyant pas aimés. Parce qu'ils pensent devoir se reprocher quelque chose alors qu'ils ne se sentent pas coupables. Toute cette psychologie extrêmement bouillonnante et volcanique qui les agite, elle nous agite également. Regarde-la aujourd'hui. Elle est répandue sur la France : des millions de personnes souffrent ainsi. Nous ne sommes ici qu'un tout petit nombre. Regarde tous ceux qui gémissent dans la même situation.
Donne-nous de regarder les choses en face, avec ceux qui nous parleront, ou témoigneront, à la tribune, dans nos petits groupes, ou par les écrits qu'ils nous communiqueront.
Sois présent pour que nos paroles soient profondes, qu'elles reflètent les pensées de ton coeur, celles que Tu as révélées.

Je relis aussi ce proverbe tibétain :
«Un jour, en marchant dans la montagne, j'ai vu une bête. En m'approchant, je me suis aperçu que c'était un homme. En arrivant tout près de lui, j'ai vu que c'était mon frère !»

Seigneur, ils sont nos frères, nos sœurs, nos amis, nos proches. Mais ils ne s'aiment pas eux-mêmes. Devant Toi, Seigneur, nous déposons notre capacité d'aimer ; et nous Te disons : celui ou celle que Tu aimes ne s'aime pas. Celui ou celle que Tu aimes souffre en lui-même. Celui que Tu aimes ne sait plus être heureux. Celui que Tu aimes n'est plus aimable. Celui que Tu aimes cherche à détruire les autres. Celui ou celle que Tu aimes me fait souffrir. Celui ou celle que Tu aimes écrase ses propres enfants. Moi, je n'ai pas envie de pardonner, je n'ai pas la force de pardonner.
Donne-moi Ta puissance de Pardon, manifestée par Jésus ton Fils. Sur la Croix, Il n'a jamais désiré se venger.
Donne-moi la joie intérieure.
Donne-nous la lumière, la force de tenir dans la vérité et dans la durée.
Nous Te demandons tout, Seigneur. Nous attendons tout de Toi.
Notre Père, qui es aux cieux....

Témoignage de

Témoigner, c'est vous donner mon regard sur ma vie et celle de mes proches. Mon regard est une vision de la réalité.

Mon frère

J'ai un frère qui est malade. Il a 30 ans. Il est reconnu comme étant handicapé. Il touche l'allocation d'adulte handicapé. Il alterne périodes de crises et périodes de stabilité. Les symptômes de ses crises sont l'anorexie, l'insomnie, la paranoïa, des délires. Il est dans son monde, il interprète tout (les paroles, les actes, les choses de la nature, tout). Il lui arrive d'être dans sa tête une autre personne, ou d'avoir un autre rôle (celui d'être père, par exemple). Il se met facilement en colère, il est sur la défensive. Il peut faire peur, son regard peut être foudroyant. La communication avec lui est alors impossible.

Les périodes de stabilité sont plus ou moins longues, en ce moment elles sont très courtes. Il est alors lucide, découragé, inquiet de se voir si malade. Il explique que ses délires lui permettent de vivre ses angoisses, de survivre. Il souffre beaucoup physiquement (de tension, de stress, de sédentarité, des effets secondaires de médicaments, il ne peut plus faire de sport) et psychologiquement (il est seul, il n'a pas de vie sociale, familiale, pas de travail). Ces souffrances l'amènent à boire, à fumer des joints pour supporter sa vie.

Il a vécu un an de stabilité après cinq ans de crises répétées. Nous étions confiants, il prenait son traitement correctement, régulièrement mais depuis un an, il enchaîne les crises sans beaucoup de répit entre elles. Il est hospitalisé tous les deux mois. Cette maladie nous bouscule sans cesse, rien n'est acquis, tout peut basculer, le malade est très fragile.

Voilà le portrait que l'on peut appeler «clinique» de mon frère. Mais j'aime mon frère, je le trouve courageux. En sortant de l'hôpital, il m'a expliqué la honte et la peur d'être reconnu comme le délirant de la rue. Il se voit fou et il sait qu'on le voit ainsi. Il est important que les gens qui le croisent parfois dans sa petite ville, sachent qu'il est malade pour le respecter, même délirant, sans jugement.

Florence à la journée Nationale de Relais

Mon groupe Relais

Je fais partie du groupe Relais depuis cinq ans. Lorsque je suis arrivée à une réunion de Relais pour la première fois, je n'en pouvais plus de vivre la maladie de mon frère. J'ai vidé mon sac de douleur, de révolte, de "ras le bol", à des gens que je ne connaissais pas encore. Ils ont écouté, ils ont entendu. L'un d'eux m'a dit : «Tu verras un jour ton frère aura un logement, une certaine autonomie ». Je pensais : « Il ne se rend pas compte de la situation désastreuse de la maladie ». Il avait raison, mon frère a son logement depuis quatre ans.

Pendant un an, je rentrai vidée, démoralisée de ces réunions. Quelles souffrances ! La mienne plus celles des autres ! Pourtant j'y retournais. Je pouvais dire mes questions, ma révolte envers Dieu, ma souffrance. A cette époque, je souhaitais la mort de mon frère, seule issue selon moi pour lui enlever ses souffrances et les miennes par la même occasion. Tous ces sentiments pouvaient se dire ici, au groupe Relais, sans jugement. Pendant cette période, je n'ai pas pu écouter vraiment avec compassion les membres de mon groupe. C'était trop dur pour moi, leur souffrance en plus de la mienne.

Maintenant, je vois le chemin parcouru : je ne souhaite plus la mort de mon frère, je crois en lui, c'est lui qui livre bataille contre sa maladie et je suis à ses cotés quand je le peux. J'aime mon frère, et je déteste sa maladie. J'écoute avec beaucoup de compassion mes amis du groupe Relais. Sans traumatisme pour moi, je les porte dans mon cœur avec leur enfant malade. Eux, ils sont parents d'un malade, moi je ne suis que sa sœur, la distance n'est pas la même, la charge et la responsabilité non plus. Je compatis.

Prendre soin de soi est une responsabilité de chacun.

Lorsque nous étions jeunes, nos parents ont divorcé puis se sont chacun remariés. Moi-même je me suis mariée et j'ai des enfants. Prendre chacun soin de soi est vital.

Lui, mon frère :

Pour mon frère, c'est pouvoir réaliser qu'il est malade et qu'il a besoin d'un traitement. Accepter de se soigner reste une chose difficile. La confiance en l'équipe médicale est sans cesse à retrouver. Et nous, sa famille, nous devons nous aussi faire confiance à cette équipe pour amener notre malade à accepter de se soigner.

Au début, je ne comprenais pas les médecins, je les trouvais mous, sans initiative. Aujourd'hui, j'ai appris à leur faire confiance même si je ne comprends pas toujours leurs gestes, leurs décisions.

Par exemple, il y a un an, lors d'une hospitalisation de mon frère, la première avec son accord, sa sortie a été trop précoce (sa rechute un mois après en a été la preuve). J'étais désorientée par son médecin qui avait signé la sortie. Pourtant, quelques mois plus tard, très mal, délirant, il s'est rendu lui même à l'hôpital comme « dans un refuge pour y être protégé, pour se reposer » selon ses propres termes. Il ne peut pas encore employer le mot « soigner », mais c'est bien de cela dont il s'agit.

Maman demande souvent conseil à l'équipe médicale. Par exemple, après une période de délire grave, mon frère enfin hospitalisé, son appartement était sale, dégradé. Que faire ? Nettoyer, ranger, réparer ? Le conseil de l'équipe a été de laisser l'appartement en l'état, afin qu'il puisse progressivement, aidé par eux, constater, puis nettoyer et ranger. Cela fait partie de la réalité de sa maladie, il doit la vivre, aidé, soutenu, encouragé, mais il doit la vivre et on ne doit pas l'épargner de cela. Nous devons faire confiance en l'équipe médicale pour que nos malades le sentent et qu'à leur tour, ils acceptent de se soigner. Ce n'est pas évident, c'est long et fragile, sans cesse à retrouver.

Mon frère a des relations avec des personnes rencontrées pendant ses délires qui profitent de ses faiblesses. Ces personnes veulent l'entraîner à fumer ou à boire pour s'amuser avec lui. Elles l'ont déjà volé. Il est très inquiet de les rencontrer, il ne se sent pas en sécurité avec elles. Il réalise que sa maladie l'amène vers des gens peu scrupuleux, profiteurs de sa faiblesse.

Prendre soin de lui, se protéger, c'est alors trouver le courage, la force de leur dire « non ».

Ma mère :

Elle prend soin d'elle depuis la première hospitalisation de son fils qui coïncide aussi avec la découverte du cancer de son mari, décédé deux ans plus tard. Elle est donc suivie depuis huit ans par un psychothérapeute et fait de la relaxation. Elle a appris à prendre de la distance avec le malade lorsqu'elle n'en peut plus. Elle sait aussi accepter une invitation même lorsque son fils est en pleine crise de délire. Elle sait qu'à un certain stade du mal-être de son fils, elle ne peut plus l'aider, elle ne peut plus communiquer avec lui, on ne peut qu'attendre avec impatience son hospitalisation et le plus souvent signer les papiers de HDT (Hospitalisation à la Demande d'un Tiers).

Maman a fait un long chemin : au début de la maladie, ma relation avec elle n'était pas aussi facile et simple. Elle était très protectrice pour son fils. Elle ne supportait aucune remarque sur son comportement qui pouvait être insupportable. Elle le défendait sans cesse. Elle n'avait aucun recul pour admettre la crise, pour mesurer le degré de mal-être de son fils et nous pouvions alors nous retrouver avec lui, invités malgré tout. Imaginez le malaise : mon mari et moi devions protéger nos enfants des propos délirants, du stress, du comportement de mon frère et vivre une relation saine avec la mamie de nos enfants. C'était difficile ! C'était stressant ! Nous expédiions alors la visite et tout le monde était frustré, la mamie et ma famille.

Mon mari et moi étions devenus méfiants envers ma mère, stressés et inquiets à chaque invitation, la questionnant sur le comportement de mon frère avant de l'accepter.

Aujourd'hui, nous lui faisons entièrement confiance, nous sommes donc plus détendus : si mon frère est avec nous, c'est qu'il n'est pas mal. S'il est très mal,

maman ne l'invite surtout pas et peut même en cas de force majeure lui refuser l'entrée de sa maison, s'il est délirant. Effectivement, vivre un vrai moment de bonheur avec ses petits-enfants et ses enfants ne peut pas se vivre avec son fils en pleine crise de délire. Grâce à maman, à sa force, à sa volonté de protéger le bonheur familial, nous, -nos enfants, mon mari, maman et moi-, pouvons vivre des vrais moments de bonheur sans mon frère ou avec lui.

C'est en recevant du bonheur, en riant, en étant heureux sans lui, à des moments où il ne peut pas se joindre à nous, que nous pouvons partager, le moment venu, un instant de joie, de rire avec mon frère. Et il y en a. Ils sont vécus sans crainte, sans retenue, ni forcés, et tout le monde le sent, c'est ainsi plus détendu.

Moi :

Prendre soin de moi, je devrais aussi dire de ma famille. J'ai été épargnée étant jeune puisque je suis l'aînée, je suis partie faire mes études au moment où il commençait ses bouffées délirantes. Je l'ai vu boire, fumer des joints régulièrement, sans vivre avec lui. Je le fuyais et c'était simple pour moi de fuir puisque j'étais étudiante. Prendre soin de soi peut passer par la fuite ; elle fut nécessaire pour construire mon projet de vie : rencontrer mon mari, apprendre mon métier.

La première hospitalisation de mon frère coïncida avec la naissance de mon premier enfant et le début du cancer du mari de maman. Pendant deux ans - la durée du cancer - j'étais le plus souvent possible avec eux et je supportais mon frère en m'inquiétant énormément pour lui. Il me faisait peur. C'était très dur à vivre pour tout le monde. Et nous étions tous aidés par quelqu'un, psychologue, psychiatre, sophrologue. J'allais pour ma part régulièrement chez des Clarisses pour parler, pleurer, prier, déposer nos misères.

Je n'expose jamais mes enfants aux crises de mon frère. Je n'habite pas la même ville que lui. Cela facilite les choses. Je supporte mal de voir mon frère en pleine crise. J'éprouve alors un sentiment de pitié mêlé de colère.

Ma mère sait me protéger des symptômes de la maladie sans me couper de lui. Cette protection très respectueuse de nous deux (mon frère et moi) et cette liberté que me donne ma mère, m'accompagnent vers mon frère.

Se trouver face à un malade en pleine crise, par obligation ou sans le vouloir, est très violent. Cela amène la révolte, la colère et la fuite. Je ne suis pas la mère de mon frère et je ne suis pas obligée de le supporter mal et délirant. Si je vais vers lui dans ces moments, c'est un choix de chaque instant et je peux à tout moment partir pour fuir ce qui peut être insoutenable.

Aujourd'hui, je sais écouter mon frère au téléphone et je sais lui dire « stop », je ne t'écoute plus, et raccrocher avec ou sans prétexte selon son état. Je ne rentre pas dans son monde, dans ses interprétations, je reste à distance pour l'écouter, le guider s'il accepte. Je sais le voir un court moment lorsqu'il est mal car je peux partir sans difficulté. J'accueille avec plus de distance les reproches qu'il peut me faire.

Souvent, alors qu'il est stabilisé, j'ai du mal à supporter ses gestes ou ses paroles. Il m'énerve. Je ne vois en mon frère que la maladie. J'attribue ses gestes et ses paroles à la maladie. Je dois faire attention à ne pas le réduire à sa maladie. Elle l'envahit parfois. Mais lorsqu'il est en période de répit, nous devons lui montrer qu'il n'est pas que malade. Je me surprends moi-même à ne pas lui demander un service (porter quelque chose, mettre le couvert...etc.) sous prétexte qu'il est malade, à ne pas le bousculer, le déranger devant la télévision. Mais on peut lui demander des services, il a le droit de faire des efforts pour nous aider, pour se surpasser, pour marcher. Je supporte difficilement la paresse alors que je m'active dans une tâche, alors pourquoi le laisser dans ces attitudes sous prétexte qu'il est malade ? Avec compassion, je voudrais sortir mon frère de son statut de malade pour l'amener à faire des efforts, à être fier de lui. Sa maladie l'enferme, l'isole, je ne voudrais pas l'y enfermer moi aussi, le réduire à son handicap. Je voudrais bien, mais ce n'est pas simple à faire.

Mon père :

Nous étions jeunes lorsque nos parents se sont séparés.

Nous vivions chez notre mère et partagions les vacances avec notre père. Papa n'a pas été témoin du début des symptômes de la maladie de son fils. On ne peut pas se rendre compte de la maladie, de ses symptômes si on n'est pas témoin de ces faits. Comment croire que son fils peut perdre la tête et devenir inaccessible ? Comment accepter d'entendre dire que son fils est malade et ne peut pas travailler ? Pour ceux qui vivent avec le malade, accepter la maladie de son enfant demande du temps. Plus encore il me semble pour ceux qui sont loin, comment accepter l'inimaginable ? Papa voulait croire qu'il suffisait de le secouer, de le guider pour le sortir de cette situation de crise.

Devant la détresse de son fils, il fallait trouver des raisons, des réponses à ses "pourquoi". Son cœur était rempli d'interrogations : pourquoi mon fils est-il malade ? A cause de quoi ? A cause de qui ?

Ces questions n'amènent que tristesse, culpabilité, accusation, malentendus et donc inefficacité puisque l'énergie est focalisée sur elles.

Aujourd'hui, le temps des "pourquoi", des raisons à cette maladie a laissé la place à un temps plus efficace de liens avec le malade. Papa est rempli de compassion pour son fils. Il ne manque pas une journée sans lui téléphoner, n'hésite pas à faire de la route pour le voir. Il a toujours un mot de réconfort, de compréhension pour lui. Il sait aujourd'hui l'entendre se révolter contre lui. Très souvent, mon frère fait des reproches à ses parents. Ils savent à quel moment il est justifié de lui répondre. Avec respect pour leur enfant, il est important qu'ils soient respectés eux aussi avec leurs défauts et leurs qualités.

Mon père apprend comme nous à faire confiance à l'équipe médicale qui entoure son fils et à leur demander conseil.

Je suis heureuse de voir qu'il n'y a pas de première place auprès de mon frère. Aujourd'hui, chacun a et prend sa place auprès de lui : ma mère, mon père, l'équipe médicale, l'assistante sociale, moi et d'autres.

Aimer

Un partage avec mes parents et une amie art-thérapeute, m'a fait comprendre que mon frère m'a ouvert à l'amour inconditionnel, sans condition et parfois sans réciprocité. Cela m'ouvre alors à l'amour inconditionnel de Dieu vis-à-vis de moi, même si j'ai du mal à L'aimer, même si ma foi est défaillante. Lui, Dieu, aime sans condition ; nous touchons, nous sentons un peu de cet amour. Alors que la société me pousse à aller toujours plus vite, à être productif, à être rentable, à être individualiste, mon frère m'ouvre à une réussite de ma vie liée à la patience, au temps (le prendre), à l'amour...

Lettre

de Martine à son frère Pierre

En écho au témoignage de Florence lors de la Rencontre Nationale, Pierre, fils de membres de Relais, nous a autorisé à publier un bref résumé d'un manuscrit autobiographique et la lettre qu'une de ses soeurs lui adresse, après avoir lu ce manuscrit.

Dans un très beau document d'une trentaine de pages, Pierre parle de sa famille, de son enfance - il a quatre frères et sœurs -, puis de ses échecs scolaires, de sa première rencontre avec la drogue et avec les copains de la drogue. Quelques altercations avec la police ne l'empêchent pas de continuer à s'y adonner.

Bachelier, il s'inscrit en licence de psychologie à Nanterre et continue à fumer, persuadé que son entourage familial ne s'en aperçoit pas. Il accumule toutes les substances, connaît les overdoses et les manques, rencontre des copains extrémistes, mène une vie complètement décalée. « Nos soirées étaient faites de beuveries et de bagarres souvent très violentes », écrit-il lui-même.

À 27 ans, après plusieurs tentatives de suicide, il est hospitalisé en psychiatrie fermée. Pierre se sent alors drogué différemment par les neuroleptiques : «ça me faisait rigoler que la société me fournisse les moyens de mes paradis artificiels», écrit-il. Au bout d'un an, il va mieux, sort de l'hôpital, trouve du travail. Mais il retrouve aussi les copains, arrête ses médicaments, se remet à fumer des « joints » et retombe malade. En plein délire, il est hospitalisé à nouveau. Quand il ressort de l'hôpital, il se retrouve seul dans une chambre de bonne et travaille dans un CAT. Nouvelle rechute, retour chez ses parents, un diagnostic est alors posé, schizophrénie. Un Foyer-Espérance lui fait franchir une nouvelle étape. Il essaye de vivre avec d'autres malades dans une structure légère et adaptée.

A 36 ans voici ce qu'il constate :

J'ai compris désormais que j'ai besoin de médicaments

J'essaie d'avoir une hygiène de vie correcte

Je ne fume plus de joint

Je bois modérément de l'alcool.

A la lecture de ce témoignage, voici ce que lui répond l'une de ses sœurs.

Ce récit, ces mémoires, c'est une partie de la vie de mon frère Pierre. Mais une si petite partie... Il faudrait pouvoir lui annexer toutes ces lettres qu'il nous écrit, passant sans doute des heures au-dessus de sa feuille, une Ricorée refroidissant à côté, pour maintenir, à travers la feuille quadrillée, un lien avec sa famille.

Pierre, nous n'avons pas suivi les mêmes chemins, ils sont même différents à bien des égards, tu es et tu restes l'Aîné, le grand frère; tu es devenu l'Oncle Pierre...

Mais, le savais-tu ? Tu es aussi, par ta maladie, un point de rassemblement, et d'union pour tes frères et sœurs.

Ta maladie... Nous avons tous eu du mal à comprendre. Nous ne parlions au début que de marginalité, non-insertion, drogue, mauvaises fréquentations... Alors qu'en fait, au fond de toi s'installait quelque chose contre lequel, seul, tu ne pouvais rien.

Personne autant que toi ne chemine avec ta maladie, c'est une évidence. Mais nous avons tout de même, nous aussi, notre part de cheminement.

Lorsque j'avais 17-18 ans, tu me faisais peur. J'ai une image dans la tête d'un jour où je t'ai croisé dans l'escalier et où tu m'empêchais de passer. J'avais peur de toi, je ne voulais surtout pas penser à cette peur, je suis partie... Je ne vivais plus à la maison, et je ne comprenais pas bien ce qui se passait.

Je crois avoir entrevu la réalité la première fois que je suis allée te voir à l'hopital. J'ai bien vu que tu n'avais rien de commun avec ce type qui nous tournait autour en disant « ou lou lou lou lou... » d'une voix stridente, ni avec cette femme qui nous tendait les mains en faisant tourner ses yeux, la langue pendante... Quelles visions !... Mais tu m'as parlé avec douceur, et sans fard de ta maladie, et cela m'avait fortement impressionnée, incroyablement étonnée aussi.

Au même moment, j'ai suivi, dans le cadre de l'Institut de Criminologie dont je préparais le diplôme, des cours de psychiatrie, deux heures par semaine. Le prof parlait de schizophrénie, de délire paranoïaque, de tas d'autre mots que tout le monde connaît, mais dont personne ne pénètre le sens. Et petit à petit, se dessinait pour moi le parcours de souffrance que tu devais vivre, la seule chose dont tu n'as jamais, ou presque, parlé. Mais elle est là, je le sais, je le sens.

En ouvrant ton manuscrit, je pensais la trouver écrite, mais non, même si on la devine derrière certains mots, tu l'occultes. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Peut-être te fait-elle peur, peut-être n'arrives-tu pas à la verbaliser ? Elle est pourtant au cœur de ton histoire, mais peut-être est-ce cela, justement ta raison de la taire : c'est ton histoire, penses-tu... Pourtant, vois-tu, c'est ce que je crois comprendre de ta souffrance, même si je suis consciente d'être loin du compte, qui me fait te découvrir un peu plus à chaque lettre, à chaque contact.

Cette souffrance, ta maladie... ta maladie, ta souffrance... Qui saura jamais d'où elles viennent ?

Ne crois surtout pas que j'en parle comme si je savais. Je sais que je n'en connais rien.

J'étais profondément démunie devant elle. Elle me blessait, comme un reproche, pour ne pas savoir la partager.

Pendant des années, chaque fois que je parlais de toi, j'avais les larmes aux yeux, et je finissais en larmes, jusqu'à ce qu'un jour, une amie me dise: «Mais enfin, pourquoi pleures-tu toujours en parlant de Pierre ? »

Oui, pourquoi ?

J'ai compris ce jour-là que j'étais heurtée, profondément, par cette souffrance qui t'habitait, et que je le serais toujours.

Je ne pleure plus en parlant de toi.

Je parle même souvent de toi. Toutes mes amies te connaissent, et tu as été une formidable occasion d'ouverture aux autres. Tu me fais comprendre tant de choses !

Tes longues et fréquentes lettres nous disent ton quotidien, mais elles nous disent aussi ton exigence envers nous. Quelquefois, je trouve tes reproches, sur un mot que j'ai pu te dire ou t'écrire, durs, et pourtant tes reproches me font avancer.

Ta vie repart doucement, sur d'autres projets, pas ceux dont tu avais rêvé à 20 ans, mais tu n'es pas celui que tu étais à 20 ans. La vie, la maladie t'ont changé. Ton challenge d'aujourd'hui, c'est de réaliser, à courte échéance, sans regarder trop loin devant, les projets que tu te fixes. Et je sais à quel point c'est un combat !

Je voudrais finir en citant ce passage des Béatitudes, qui me font penser à toi, chaque fois que je les lis ou que je les entends.

« Heureux ceux qui ont une âme de pauvre, car le Royaume des Cieux est à eux.

Heureux les doux, car ils possèdent la terre.

Heureux les affligés, car ils seront consolés.

Heureux les affamés et les assoiffés de justice, car ils seront rassasiés.

Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde.

Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu.

Heureux les artisans de paix, car ils seront appelés fils de Dieu.

Transmets cet esprit à ton filleul....

Martine
Ta petite sœur qui t'aime.

L'Office chrétien des personnes handicapées organise, le **Samedi 27 Novembre 2004,** dans certaines villes de France, **une journée des frères et soeurs** d'handicapés physiques, mentaux et psychiques. Le prochain Lien vous précisera quelles sont ces villes.

>> A DIEU

Le Père Henri Bissonnier,

les personnes malades psychiques et leurs familles

Le 13 janvier dernier, le Père Henri Bissonnier, âgé de quatre-vingt-treize ans, entrait dans la Lumière. Il avait consacré sa vie aux personnes handicapées, quel que soit ce handicap (physique, sensoriel, mental ou psychique), à leurs familles et à leurs éducateurs. Nous avons demandé à Marie-Hélène Mathieu, qui a collaboré avec lui pendant plusieurs dizaines d'années, de nous retracer la partie de son itinéraire qui rejoint les préoccupations de RELAIS.

On connaît surtout le Père Henri Bissonnier pour son action auprès des personnes ayant un handicap mental. On ignore souvent qu'il a été également très proche des jeunes ou adultes atteints d'une maladie psychique et de leurs familles. Il les a rencontrés personnellement, au cours de ses stages dans des consultations de neuropsychiatrie, dans des centres spécialisés, où il participait à leur éducation religieuse, et aussi dans les différents lieux où il a vécu et où, comme chacun de nous, il côtoyait des personnes perturbées psychiquement.

Un certain nombre de prêtres appréhendent le contact avec elles, parce qu'ils ne savent pas comment les aborder, ils redoutent leur comportement déconcertant et, absorbés par de lourdes charges urgentes, ils manquent du temps nécessaire à leur consacrer. Au contraire, le Père Henri Bissonnier, presque instinctivement, essayait de rejoindre ces personnes, de les comprendre, de les soutenir dans leur angoisse et de faire confiance à leurs capacités, en particulier sur le plan spirituel.

On peut dire qu'il s'est passionné pour la cause des personnes présentant des troubles psychiques. Il avait été chargé, en particulier, d'une chaire de « catéchèse et pastorale des états pathologiques » à l'Institut supérieur catéchétique de l'Institut catholique de Paris, puis à l'Université catholique de Louvain. Il a écrit également deux ouvrages à leur sujet. Le premier *Introduction à la psychopathologie pastorale,* qui s'adresse d'abord aux prêtres, mais aussi aux médecins psychiatres, aux infirmiers d'hôpitaux psychiatriques, aux familles et aux amis. Le second, intitulé *Education religieuse et troubles de la personnalité,* est le premier à aborder de manière explicite et synthétique, cette délicate question. Après une brève initiation psychopathologique, il aborde la catéchèse, l'accès aux sacrements, l'éducation morale, insistant sur la nécessaire coopération entre prêtres, catéchistes, familles, et l'équipe médico-psycho-pédagogique.

Ce qui m'a marquée chez le Père Henri Bissonnier, plus encore que son œuvre, c'est son attitude à l'égard de ces personnes, son profond respect, son regard de confiance et on peut dire d'admiration qui rejoignait, au-delà de la maladie, l'être de lumière appelé comme chacun de nous à une véritable sainteté.

Marie-Hélène Mathieu

Yvonne Petitcolas nous a quittés le 12 Mars.
C'était un des piliers de Relais-Nancy.
Toujours souriante et disponible, elle était particulièrement réconfortante pour nous tous.
Prions pour Francis, son mari, toujours fidèle aux réunions, pour ses quatre enfants, et demandons à Yvonne de veiller sur notre Relais lorrain.

Madeleine Dubuquoy

Jeannette Michelin
nous a quittés au matin de Noël. Membre de RELAIS depuis une dizaine d'années, elle en était devenue administrateur en 1995 et soutenait le mouvement avec toute sa foi et sa générosité. Elle avait mis à notre disposition un local qui hébergeait notre secrétariat. Nous sommes sûrs qu'auprès du Seigneur, Jeannette continuera de nous aider avec toute sa sollicitude. Voici des extraits des paroles du Père Bro lors de ses obsèques.

«Revoir par l'esprit notre amie Jeannette, c'est d'abord revoir la douceur d'un sourire.

Elle a tout offert, spécialement ces derniers mois. Jusqu'à sa volonté propre, ses désirs les plus secrets. Elle a pu les offrir parce qu'ils étaient tournés vers le ciel. Elle les confiait à Philippe, son mari.

Il y avait en Jeannette une telle alliance, presque surprenante de force, de ténacité, presque d'opiniâtreté, pour comprendre la détresse ou la joie de l'autre. Philippe et elle ont pleinement partagé ce qui est la plus haute vertu de Dieu: la magnanimité dans la générosité.

On n'avait pas le droit de penser petitement avec Jeannette et Philippe ; ça ne se discutait pas, que Dieu est Amour et que «les autres sont les premiers servis», selon la formule qu'aimait tant sainte Jeanne d'Arc, la patronne de Jeannette.

Elle n'a pas été préservée des offertoires : son père en mai 1940, sa soeur Micheline, ses frères et beaux-frères, son neveu et sa nièce, et tous ceux qu'elle a aimés et en face de qui elle a prié, supplié.

Elle est allée en pèlerinage pour eux à Lourdes pendant tant d'années. Dès son retour elle me téléphonait pour me partager ce qu'elle avait vécu d'émerveillement, de tristesse, de courage, d'espérance...

Aujourd'hui, c'est elle qui nous prie. Tous les deux, avec Philippe, avec force, discrétion et en même temps audace, ils nous disent que jamais le désespoir n'a été plus fort que l'espérance, que jamais le mal n'a eu le dernier mot. Jeannette, aidez-nous à être bons, généreux sans limites, bienveillants et forts.

« L'impossibilité d'aimer »

Réflexion du groupe de l'Oise (22 novembre 2003)

1. Récits bibliques où figure cette impossibilité d'aimer :

David (2 Samuel chapitres 13 et 19). Il a de l'amour pour son fils Absalon mais a plusieurs raisons de ne pouvoir l'aimer :

- Sa propre histoire, son péché.
- La situation politique.
- Le projet de son fils Absalon qui devient son propre ennemi.

Abraham (Genèse, chapitres 16 et 21). Il vit une situation familiale insoluble entre sa servante Agar et son épouse Sara. Malgré son amour pour eux, il est conduit à chasser Agar et son fils Ismaël.

2. Quelques réflexions et interrogations :

Alors qu'un handicapé mental est sensible et heureux de l'amour qu'il reçoit, la personne malade psychique est souvent incapable de supporter l'amour qu'on lui manifeste ; c'est trop lourd pour elle, cela ne fait qu'accroître son angoisse, elle peut aller jusqu'à casser la relation.

- Nous ne maîtrisons rien : aucune perspective, aucune solution.
  Notre amour ne sert à rien puisqu'il ne guérit pas!
- C'est toujours, toujours, toujours pareil !
- Nous sommes bloqués, enfermés dans notre souffrance ; plus rien n'est positif.
- Un amour sans échange, sans réciprocité ? En retour, nous rencontrons même la haine !
- Ils disent eux-mêmes leur souffrance à ce propos : je ne ressens aucun sentiment, l'amour n'existe pas.
- Aimer dans cette situation est une gageure !

3. Quels recours possibles?

Travailler son cœur.
Demander du secours, dire ce qui ne va pas, se faire aider.
Prier le Seigneur de renouveler notre amour.
Osée : « Même si tu M'oubliais, Moi Je ne t'oublierai pas», dit le Seigneur.
Reconnaître le Christ souffrant à travers tous ceux qui souffrent.
Regarder la Vierge dans son impuissance, debout au pied de la Croix. Elle ne sait que faire, mais elle est présence d'amour.

4. Témoignages

- La fidélité est le fond de l'amour. Etre là malgré...
- Nous avons de plus en plus d'armes pour aimer, et pourtant nous sommes de plus en plus désarmés.
- Nous apprenons à aimer sur des chemins non balisés.
- A la fois c'est lui (celui que j 'aime) et ce n'est pas lui ...
- Il faut entrer dans la vérité pour être capable d'amour.
- Exemple de Marie qui gardait toutes ces choses en son coeur.
- Dans les situations de crise, il est vrai que nous ne pouvons plus aimer. Mais ce n'est pas «le malade» que nous n'aimons pas, c'est «la maladie».
- Est-ce que je l'aime tel qu'il est ou tel que je souhaitais, je rêvais qu'il soit?
- Aimer est un choix, une action, un effort, un investissement de chaque jour, de plus en plus grand. Comme dans la prière, l'important n'est pas ce que je ressens...

Retenez déjà la date de la prochaine Rencontre Nationale :
Samedi 22 Janvier 2005

>> Nouvelles de Relais

Ce numéro du LIEN fait une large place à la Rencontre Nationale du 24 Janvier dernier. Journée d'amitié et d'écoute où les anciens font connaissance avec les nouveaux, autour de notre souci commun, ceux que nous portons dans notre cœur et dans notre prière et qui souffrent si profondément dans leur psychisme. La conférence en forme de témoignage de Marie-Noëlle et Jean Besançon sur "Les Invités au Festin", l'œuvre qu'ils ont créée ensemble, sera évoquée dans le prochain numéro. Elle a frappé l'auditoire par la force d'engagement et le dévouement permanent qu'elle exige.

Dans le cadre de la Rencontre Nationale, s'est tenue une Assemblée Générale Extraordinaire destinée à approuver quelques modifications mineures aux statuts. Ainsi, le but de notre association devient : *"Rencontre chrétienne de familles et amis de personnes souffrant de maladie psychique"*, le mot *"familles"* remplaçant celui de *"parents"*. Effectivement RELAIS compte de plus en plus de personnes qui ne sont pas seulement des pères et mères, mais aussi des frères, des soeurs, des conjoints, voire des enfants. Nous voyons également apparaître de plus en plus fréquemment des *"amis"*, dont nous avons si fort besoin.

Deux autres points ont été soulignés lors de la réunion des responsables de groupes qui se tient traditionnellement la veille de la Rencontre Nationale :

- s'appuyer sur une communauté religieuse contemplative est source de grande richesse et de réel soutien.
- il serait bon que nous intégrions dans notre pratique la prière hebdomadaire du Jeudi. (voir ci-dessous).

Nous portons aussi le souci de mieux faire connaître RELAIS afin que nos groupes se développent et se renouvellent. La Charte, le dépliant, l'affiche, le LIEN, sont des outils efficaces à notre disposition. Mentionnons aussi le texte de Mgr. Jean-Charles THOMAS : *"Quand on souffre de la souffrance d'un proche, y a-t-il une lumière venant d'En-Haut ?"*. Un texte dense, appuyé sur de constantes références bibliques et destiné à soutenir une réflexion en profondeur sur la souffrance. Cette brochure est disponible auprès du Secrétariat National (**3 Euros, frais d'envoi compris**).

G. Lamy de la Chapelle, Secrétaire national

Les membres de *Relais*
sont invités à se retrouver par la prière
le Jeudi à l'heure de l'Angélus
(matin, midi ou soir)

C'est un point focal pour les membres
de *Relais* de se retrouver dans la prière
pour porter nos souffrances, nos joies,
et communier dans l'Espérance.
Pourquoi avoir choisi l'Angélus ? c'est la mémoire
du moment où Marie a accueilli
" Celui qui vient" pour redresser
notre humanité blessée, fragile, marquée
par le péché, et partager sa souffrance.

Intentions de prière

- Pour une jeune isolée dans le Var et qui a des tendances suicidaires, *de la part de sa maman*.
- Pour Françoise et sa famille qui doivent faire face à la maladie, pas seulement psychique.
- Pour les familles qui ont la charge d'enfants malades psychiques et polyhandicapés.

Les groupes "Relais"

Région Paris-Ile de France

- Ile de France
Pierre Sarreméjean,
25, rue des Ecoles
78400 Chatou
Tél. 01 39 52 16 31

- Boucle de la Seine
Joseph Gressin,
5 Rés. Val d'Eglantine
53, route de Chatou
78420 Carrières sur Seine
Tél. 01 39 13 63 97

Région Nord

- Clermont de l'Oise
Monique Bantégny
42, Troisième Avenue
60260 Lamorlaye
Tél. 03 44 21 45 00

Région Ouest

- **Alençon**
Anne-Marie Chuquard
15, rue Charles Gide
61000 Alençon
Tél. 02 33 29 29 10

- **Bagnoles de l'Orne**
Marie-Noëlle Crué
1, rue de la
Sergenterie Javains
61140 Tessé
la Madeleine
Tél. 02 33 30 87 02

- **Caen**
Marie-Claire Morand
17, rue Alfred Delavigne
14570 Clécy
Tél. 02 31 69 45 14

- **Laval**
Julien Arcanger
23, rue St Denis de
Gastines
53500 Ernée
Tél. 02 43 05 73 16

- **Le Mans**
Pierre Duveau
43, rue Marbot
72000 Le Mans
Tél. 02 43 24 32 02

- **Saint Brieuc**
Marie Duault
24, rue Guy Ropartz
22000 Saint Brieuc
Tél. 02 96 61 64 13

Région Sud-Ouest

- **Bordeaux**
Aliette Lescure
Parc Bordelais
130, av Ch. De Gaulle
33110 Bordeaux
Tél. 05 56 08 84 51

- **Libourne**
Odée Delsart
2, rue Pille Bourse
33240 Saint Germain
la Rivière
Tél. 05 57 84 40 53

- **Limoges**
Guillaume Lamy
de La Chapelle
Avenue de Juriol
87410 Le Palais sur Vienne
Tél. 05 55 35 32 58

Région Midi

- **Perpignan**
Augusta Clavaguera
31, avenue Mal Joffre
66200 Corneilla del Vercol
Tél. 04 68 28 44 19

Région Provence-Méditerranée

- **Aix en Provence**
Meriem Lignan
106, allée Banastour
13300 Salon de
Provence
Tél. 04 90 56 45 78

- **Marseille**
Nicole Giovaninetti
65 av. de la Corse
13007 Marseille
Tél. 04 91 31 40 32

Région Est

- **Epinal**
Eliane Pisciotta
5 , rue du Saulcy
88000 Epinal
Tél. 03.29.34.31.55

- **Nancy**
Madeleine Dubuquoy
13, rue de Heillecourt
54140 Jarville la Malgrange
Tél. 03 83 51 26 65

DN/MR 05/04